

Catherine Ferron Psychanalyste Paris

**Lecture du texte de Freud, die Verneinung :
Un exemple d'emploi dans les séminaires de Jean Bergès**

*Un premier exposé de ces questions a
eu lieu à Clermont Ferrand en octobre 2009*

Quels sont les présupposés de celui qui nous enseigne ? d'où nous parle-t-il ? Il apparaît clairement après quelques années de travail que la Verneinung de Freud a été un texte fondateur, plus que d'autres, de la pensée et des recherches de Jean Bergès par lequel la psychanalyse avec l'enfant s'est trouvée une langue neuve. « Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse » qui rassemble une grande partie de ses séminaires et de ses interventions nous le démontre à toutes les pages et il m'est apparu qu'on ne pouvait pas comprendre l'intérêt de cette clinique si l'on n'avait pas constamment présent à l'esprit l'article de Freud.

Mais pourquoi La Verneinung ? et à la Nnième lecture, un jour tout s'éclaire... Freud tente l'articulation du signifiant et du corps, la prise de l'un dans l'autre et ce montage du langage au corps, de l'être à l'objet, de la parole à la pulsion, Jean Bergès l'a repris pour son propre compte. Chaque consultation était la présentification de cette recherche. avec la question chaque fois renouvelée : mais comment le signifiant s'accroche-t-il au corps ? Qu'est ce qui fait que nous psychanalystes, gens de paroles, agents de parole, restions surpris encore et toujours des effets de cette parole dans le corps ? Et que tous nos « cas » tournent autour de cet étonnement ? De cet instant de vérité qui soude, qui réélise ?

Je vais tenter de refaire avec vous ce parcours qui va, au fond, de découverte en découverte ou plutôt de surprise en surprise mais peut-être pourrions-nous dire de reconnaissance en reconnaissance. Je vais donc mettre l'accent sur le texte même de Freud, avec l'aide des commentaires de Lacan et d'Hyppolite, prendre dans un séminaire de J.Bergès sa manière d'utilisation de la dénégation et enfin amener un exemple personnel qui me paraît relever de cette clinique.

Le texte de **Freud** a été publié en juillet 1925 dans la revue Imago et inséré en 1948 dans les *Gesammelte Werke*. Voici ce qu'en dit Freud quelques jours après son écriture dans sa correspondance avec Abraham : « j'ai écrit quelques petits essais mais je ne les ai pas vraiment pris au sérieux. Je vous en parlerai peut-être plus tard , quand je serai disposé à les reconnaître pour miens. Vous avez le droit d'en connaître les titres : la négation - inhibition symptôme et angoisse - quelques

conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes. Et maintenant portez vous... ». Ecrits dans un moment de douleur physique puisqu'il commençait à avoir des rendez-vous réguliers chez son dentiste pendant ce mois de juillet, vous voyez qu'il n'y croit pas encore ; ses textes, ses écrits, ils ne sont pas encore reconnus... par lui...

Il y a eu beaucoup de **traductions** de ce texte court et l'ALI (à l'époque Association Freudienne) a publié dans le Discours Psychanalytique n°3 en avril 1982 (sous l'impulsion de J. Bergès alors directeur du journal) une traduction du texte de Freud par J.-C. Capèle et D. Mercadier dont le travail avait reçu l'approbation en 1980 d'un éminent germaniste Xavier Tilliette. Les auteurs y témoignent dans le temps même de leur traduction de « leurs cheminements techniques auxquels oblige, dans l'acte premier de la traduction, le respect élémentaire de l'écriture freudienne. » Grande qualité : ce texte est bilingue.

Puis ce texte est paru dans Résultats, idées, problèmes aux PUF en 1985 (p. 135) sous le titre « La négation », sous la direction de J. Laplanche qui en avait donné une première étude avec Pontalis dans leur Vocabulaire en 1967 sous le titre « La (dé)négation » (p.113, 4^{ème} édition).

Je ferai trois remarques préliminaires :

1- je passerai sur les discussions autour du terme lui-même choisi par Freud : la Dénégation et non la négation, qui recouvre à la fois le fait grammatical aussi bien que le concept en voie d'élaboration. Donc on perçoit déjà des errements de traduction de ce concept.

2- je ne discuterai pas non plus les questions de traductions et d'articulation en allemand et en français entre Verneinung, Ververfung et Verleugnung. Je me bornerai à remarquer qu'ils commencent tous par VER qui en allemand est une notion de passage en faisant changer d'état (com. pers. de F. Bernard)

3-je ne rappellerai pas non plus toutes les occurrences, les allusions de Freud à cette question tout au long de son œuvre : remarquons seulement que des **Etudes sur l'hystérie** (1895d, p234) où il dit : « on se heurte au noyau central des souvenirs dont le patient persiste à nier l'existence lors de leur apparition » à **Construction dans l'analyse** : (1937, p275-277) : « comment vérifier dans la cure si la négation est une dénégalion ? », ce non conceptuel a interrogé Freud jusqu'à sa propre fin.

Nous connaissons tous ce **texte** court (quatre pages) et surprenant, divisé en neuf paragraphes très inégaux et que je vais tenter de rappeler ici. C'est un résumé de sa pensée sur un point particulier, comme un éclaircissement. Il va droit au but, les phrases sont simples et au présent ce qui lui donne une force extraordinaire chaque fois qu'on le relit : il est encore et toujours aujourd'hui de tous les temps.

paragraphe 1 : le fameux « ce n'est pas ma mère » : le clinicien a l'habitude d'entendre cela dans les séances : le premier paragraphe est donc l'exposé clinique : l'idée est accessible seulement par la négation parce qu'elle est trop inadmissible comme ça tout de suite.

Parag. 2 : le clinicien peut vérifier cela quand il veut dans la cure : comme si l'on pouvait tendre un piège au refoulé inconscient, s'il le fallait..

Parag. 3 : ce mécanisme grammatical permet donc à du refoulé de se frayer un passage vers la conscience : c'est une levée partielle du refoulement ; mais, et c'est la phrase importante : **par une fonction intellectuelle qui se sépare de l'affectif**. De la même manière que l'on peut mettre « qu'est ce que » devant une phrase affirmative qui devient ainsi interrogative par le positionnement syntaxique d'un groupe interrogatif sans toucher au sens de la phrase principale : dans la question il y a la réponse. Là ce n'est pas la syntaxe qui va permettre de reconnaître une idée mais l'intellect, la raison raisonnante : c'est une acceptation possible par le patient, une reconnaissance intellectuelle d'un certain refoulé ; et même plus tard dans la cure la reconnaissance du contenu de représentation ; mais la partie n'est pas gagnée : « le refoulement lui-même n'est toujours pas levé ».

parag. 4 : Comment expliquer théoriquement ce processus ? Quelle pourrait être l'origine psychologique de cette fonction ? Vous voyez Freud parle de fonction : J.Bergès lui aussi est dans cette tradition : docteur, logicien. La philosophie (Brentano très connu à Vienne à cette époque pour Freud, et à le lire, on comprend mieux pourquoi, son questionnement de chercheur a intéressé Freud, il y a une certaine justesse dans son anti-dogmatisme et surtout une interrogation et une remise en question toujours possible de ses propres thèses) la philosophie donc nous aide à penser cette fonction intellectuelle de jugement qui dit oui et non ; nier c'est choisir de ne plus penser à quelque chose qui dérange ; ce refus est une manière de refouler, un substitut au refoulement en quelque sorte et donc on le reconnaîtra à cette marque. C'est donc une sorte d'astuce pour se libérer des limitations en même temps que l'on s'enrichit de nouveaux contenus de pensée.

Parag. 5 : alors cette fonction de jugement, quel est son travail se demande Freud ? Les deux chapitres qui suivent sont en même temps très simples dans leur exposition et extraordinairement foisonnant de difficultés dans l'articulation entre les phrases.

Le premier travail du jugement est d'attribuer ou de refuser une propriété à une chose et Freud transpose, cela nous aide à comprendre : grâce à la plus ancienne

motion pulsionnelle, la pulsion orale articulée au principe de plaisir : attribuer ou refuser une propriété à une chose c'est « cela je veux le manger ou cela je veux le cracher ». Il y a une opération en deux temps : le temps d'absorber et le temps de rejeter.

C'est une sorte de coup de force de Freud qui interprète dans le corps du nourrisson dès le premier moment nécessaire à la survie cela je veux le manger, l'introduire en moi, le moi plaisir veut s'introjecter le bon et, deuxième temps, rejeter le mauvais ; mais là encore, il y a une petite phrase très importante : **ce qui est dehors, étranger au moi, « lui est d'abord identique »** : il est d'abord dans une indifférenciation, dans un ensemble dont il est (une) parti(e). Il n'y a pas d'opposition subjectif-objectif puisqu'il n'y a pas encore d'objet encore moins de sujet (si un jour vous avez essayé de construire l'objet en topologie, n'oublions pas ce temps de la découpe en hélice dans le cross cap de Lacan...)

D'abord donc, une identité c'est-à-dire une indifférenciation, un état, une passivité, un laissez être : **ce d'abord identique** ne marque-t-il pas un temps premier, d'origine, de chose, avant ce temps d'attribution qui fait apparaître ensuite le premier dedans/dehors : comme il n'y a pas de sujet pour le reconnaître ou pour s'y reconnaître ; il n'y a encore rien d'étranger (« ce qui se trouve au dehors lui est d'abord identique »).

Et puis le principe primaire (de plaisir) qui gouverne l'opération crée la distinction d'avec l'étranger et donc l'expulsion possible mais avant d'exclure il y a eu identification, introjection de ce qui a été expulsé. Alors vous voyez là beaucoup d'espaces, d'espaces mentaux (entre indifférenciation, introjection, étranger) pour des lieux que l'on va expliciter plus loin. On a donc là une première empreinte psychique, une première représentation à partir de la première opération dedans-dehors.

Donc le jugement d'attribution se fonde sur cette première opération mais qui fait peut-être suite à un état premier d'indifférenciation. Et là Freud nous engage à relire les développements de cette idée dans son texte sur le destin des pulsions.

Parag. 6 : la deuxième décision de cette fonction nécessite un chapitre beaucoup plus long : il ne s'agit plus de plaisir mais d'épreuve de réalité : en quelque sorte la survie doit réfléchir : ce que je me représente à partir de ma sensation proprioceptive, ma perception de ma sensation, existe-t-il à l'extérieur ? j'ai perçu des choses, elles se sont inscrites en moi, puis-je les retrouver ? dedans le « non réel » dit Freud, le subjectif, mais dehors est-ce vraiment réel et présent si j'en ai besoin ?

C'est à **nouveau**, dit Freud, un dehors/dedans qui se spécifie mais l'expérience sert d'enseignement : retrouver dehors ce qui est dedans comme représentation que je me suis fait à partir de ma perception : je **répète** mon expérience et c'est cela qui permet de comprendre le progrès : l'objet n'a plus besoin d'être présent pour être

représenté, il est retrouvé. Le penser le réactualise, il a cette faculté dès le départ ; vous entendez ici la question de l'hallucination possible. Et ici de nouveau un retour en arrière de Freud : « à l'**origine** l'existence même de la représentation est donc une **garantie** de la réalité du représenté ». avant cette deuxième opération il y a assurance, un savoir que ma recherche n'est pas trompeuse. Peut-on commencer de supposer ici le désir et l'embryon du fantasme ?

Mais voilà, cette répétition subit des déformations (par omissions, fusions diverses) et la réalité force à constater que des objets, mêmes bons, se sont perdus.

Parag. 7 : alors après l'attribution et l'existence, le juger c'est mettre fin à tout cela, à « l'ajournement du penser et passer à l'action » ; comment cela : par de petites actions d'essai, des tâtonnements moteurs pour agir « aux extrémités sensorielles, au point des perceptions sensibles » ; c'est l'hypothèse de Freud : la perception goûte les excitations extérieures, hypothèse qu'il a exposée en 1911 dans « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (in Résultats idées, problèmes, p.135-143) référence également importante pour Jean Bergès que ce « contingent inconstant ».

Parag. 8 : Freud s'étonne lui-même pourrait-on dire : « l'étude du jugement nous ouvre **peut-être pour la première fois** à la naissance d'une fonction intellectuelle à partir du jeu de pulsions primaires » ; vous voyez la prise de conscience après tout ce qu'il a déjà écrit ; (ici surgit pour moi l'image de ce joueur en coupe du monde : il est à genoux sur la pelouse, le doigt sur la bouche, l'air interrogateur : il vient de marquer : il sait sans savoir encore...) Freud a écrit quelque chose d'extraordinaire et ne le sait pas encore mais quand même....

Le juger : c'est l'évolution finalisée d'un acte fondateur qui a déjà été exposé dans La métapsychologie écrite en 1914 dans laquelle les pulsions, pulsion de vie et pulsion de mort ont été reconnues comme opposées. Alors par quoi est-il commandé ce juger, par quelle polarité ? cette opposition, ce choix entre le oui et le non : mais le oui, c'est une affirmation « substitut de l'unification », comme l'acceptation, le faire un, comme dans l'Eros ; et le non qui découle de ce oui, qui en est une conséquence, une conséquence de l'expulsion, et donc fait partie de la pulsion de destruction. Amour-haine, mort.

Alors on constate que le oui et le non ne sont pas sur le même plan : l'un le oui est un substitut, l'autre le non, un successeur. Peut-on voir ici la naissance, un premier état de métaphore et métonymie ?

Je poursuis la paraphrase du texte freudien : nier, c'est affirmer son indépendance, et permet la création du symbole de la négation : et donc c'est un succès par rapport au refoulement d'un côté et de l'autre par rapport à la

contrainte du principe de plaisir. Vous voyez comme c'est un espace étroit et ambigu...

Parag. 9 : conclusions : la négation est une preuve de l'inconscient qui lui ne comporte pas la négation : il n'en a pas besoin.

XXX

En essayant d'exposer ce texte il est bien évident que le sentiment de laisser de côté beaucoup d'idées et de pensées est très présent, mais il faut bien commencer par ce que l'on suppose premier, par ce qui nous vient en premier à l'esprit.

Répetons qu'en disant le mot **dénégation** on convoque la manière de dire quelque chose mais aussi l'opération logique décrite par Freud et que cette opération logique et ses aléas que j'espère vous avez pu pressentir à chaque étape de la description, cette opération donc journalière dans sa manifestation et ses effets, c'est ce que J.Bergès a tenté d'articuler en conservant le terme Verneinung pour ne pas être trop contaminé par le terme français et soutenir ainsi davantage le sens d'opération opérative.

Il me semble que ce fil que j'essaie de tenir de Freud à Bergès via Lacan nous sert à faire jouer le concept qui en se déplaçant me donnera quelques repères comme on goûte dans ses lectures par un contingent inconstant, des repères pour la clinique, la clinique du non, du refus, de l'objection, de la haine.

Lacan aborde la Verneinung dès 1936 (dans Le stade du miroir, Ecrits p.99), « car si la Verneinung en représente la forme patente [de la **fonction de méconnaissance**], latents resteront pour la plus grande part en resteront les effets tant qu'ils ne seront pas éclairés par quelque lumière réfléchie sur le plan de fatalité, où se manifeste le ça ». Fatalité c'est-à-dire destinée, destination, projection vers le futur de cette fonction de méconnaissance dont la dénégalion nous donne une piste visible.

On se souvient que J.Bergès a travaillé avec des bébés prématurés et l'on sait à quel point cette fonction de méconnaissance est présente dans tous ses séminaires pour ne donner qu'un exemple (p.156 du Corps) : « le savoir de la mère chevillé au corps c'est-à-dire à la méconnaissance ».

Et puis nous avons cette année 53-54 du séminaire de Lacan, Les Ecrits techniques dont toute la première partie s'oriente sur « la résistance [qui] ne peut être que méconnue dans son essence sinon on ne la comprend pas à partir des dimensions du discours où elle se manifeste dans l'analyse » ; l'époque demande aussi sans doute à éclairer ce concept et il convie Hyppolite, spécialiste en langue allemande, à

commenter le texte de Freud, tout cela sera dans les Ecrits qui ne paraissent, ne l'oublions pas, qu'en 1966. Hyppolite qui va mettre l'accent de la Verneinung comme « une analyse de procédés concrets généralisée jusqu'à rencontrer son fondement dans un mode de présenter ce qu'on est sur le mode de ne l'être pas : c'est l'Aufhebung du refoulement : levée mais non acceptation ».

Et pour donner une troisième occurrence, dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » où l'on peut dire que cette question va prendre un tout autre espace et où Lacan nous introduit à un premier aspect d'une topologie organisatrice d'une articulation de la parole dans le corps, non plus à partir de la résistance mais à partir d'un « mode originel d'élimination signifiante que nous tentons ici de concevoir comme la **matrice** de la Verneinung, [mode originel qui] affirme le sujet sous l'aspect de **négatif** en ménageant le vide où il trouve sa place ».

Quand on posait à J. Bergès la question : pourquoi s'intéresse-t-on à la dénégation ? il y répondait sous forme de boutade qui n'en était pas une bien entendu : « pourquoi je m'intéresse à la dénégation ? parce que j'utilise ce non ! » Vous voyez ce n'est pas un non simple « ce non » ; car en effet, tout un chacun s'est pris un jour au piège du « ce n'est pas ma mère »... « n'allez pas croire que je dis cela parce que je pense à ... pas du tout ». Alors justement J. Bergès va articuler ce lien, ce lieu de cogitations de l'enfant et de sa mère. et l'on peut supposer que c'est par un tressage entre le texte de Freud publié dès 1983 sous son égide, le chemin de la méconnaissance travaillé par Lacan et la clinique que Bergès fraye son usage de cette opération compliquée.

Comment par l'intermédiaire de la négation en arrive-t-on à l'origine du penser ? cette question fondamentale se verra déployée dans des éléments de réponse avec les séminaires sur le Corps où il revient expressément et en détail sur l'article de Freud.

XXX

Revenons justement sur le **mécanisme** en deux temps proposé par Freud : deux opérations, deux divisions, pour préciser quelques points. Et faire jouer quelques termes que J. Bergès va reprendre.

1 - le jugement d'attribution, ou affirmation, ou Bejahung mais ces deux derniers termes sont abusifs d'une certaine manière pour dire à eux seuls la première

opération ; gardons à l'esprit l'exemple de la pulsion orale ; cette première opération est en 3 temps si je puis dire :

au temps 1, il y a du réel où de quelque chose est laissé être : il y a identité, indifférence,

le temps 2 serait celui d'une incorporation, là serait la véritable attribution.

le temps 3 celui de la distinction de l'étranger et de soi-même, distinction qui est expulsion ; n'oublions pas que ce qui se trouve au dehors lui a **d'abord** été identique ; en suite de quoi le réel devient comme extérieur au sujet.

Autrement dit, à partir de l'indifférencié va se constituer manger-cracher, introduire en moi-exclure, ou « ceci je le veux en moi-ceci je le veux hors de moi » comme dit Freud.

Le bon à l'intérieur et le mauvais à l'extérieur : mais une fois ce mauvais recraché **il** reste **le monument de méconnaissance** : l'expulsé, le retranché, le forclos, l'étranger, la racine de la haine peut-être, la mort ; c'est un premier dedans qui crée un dehors qui n'existe pas mais qui ek-siste, qui siste à côté ; ce premier refoulement (primaire) peut avoir plusieurs formes : forclusion, amputation, retranchement : toutes formes de négation.

Questions : alors le contenu de pensée dénié qui se traduit par une **Aufhebung** du refoulement, une levée du, permet-elle de retrouver une première Bejahung ? la Bejahung : est-ce ce moment où l'on peut dire : « y a d l'un » ou est-ce déjà trop de dire cela ?

Le patient accepte ce que dit son analyste, il produit une **affirmation** intellectuelle : c'est la négation de sa négation ; c'est là que Freud dit « la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif ».

Lacan ajoute : « **l'affectif** est conçu comme ce qui d'une symbolisation primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive dite encore intellectuelle et faite pour traduire sous forme de méconnaissance ce que cette première symbolisation doit à la mort ». Et il ajoute : « nous sommes ainsi portés à une sorte d'intersection du Symbolique et du Réel qu'on peut dire immédiate [pour autant qu'elle s'opère sans intermédiaire imaginaire] mais qui se médiatise, encore que ce soit précisément sous une forme qui se renie, par ce qui a été exclu au temps premier de la symbolisation » (Ecrits p.382)

Vous entendez que le terme affectif n'a pas vraiment de définition, qu'il est un processus en rapport à une fonction qui opère une exclusion spatiale : dedans-dehors. Essayons de penser ce terme comme ce qui est affecté à ce poste, ce qui produit une affection/affectation et même quelque chose d'affecté : du semblant, qui paraît faux.

2- **le jugement d'existence** : c'est le principe de réalité : j'ai eu une perception qui s'est inscrite et je cherche à retrouver l'objet correspondant en répétant, en tâtonnant, par les contingents perceptifs constants et inconstants ; en goûtant dans le monde extérieure mes perceptions m'ont dit quelque chose que j'ai enregistré une première fois et que je veux retrouver quand j'en ai besoin ; deuxième séparation donc : dedans le subjectif, la représentation et dehors l'objet correspondant que je retrouve si besoin est ; donc répétitions tâtonnantes donc pas toujours fidèles, avec des déformations contrôlées par le principe de réalité.

Et pour insister sur cette différence de niveau et sur le terme de *Bejahung* que J. Bergès utilise beaucoup, parfois en privilégiant ce terme et en le dissociant de la suite, une autre citation de Lacan :

« L'élaboration du texte de Freud par Hyppolite nous montre la différence de niveaux de la **Bejahung**, de l'affirmation [nous sommes ici dans le jugement d'attribution du processus primaire] et de la **négativité** en tant qu'elle instaure à un niveau inférieur [au troisième temps de l'attribution et au premier du jugement d'existence, et peut être même encore plus après quand de la négation apparaît dans la parole]- c'est exprès que je prends des expressions beaucoup plus pataudes - la constitution du sujet-objet » (Lacan, Séminaire 1, Seuil p.68.) Les [] indiquent mon commentaire.

Et pour insister encore et garder à l'esprit cet espace ouvert si je puis dire, quand Hyppolite dit : il faut faire une distinction entre la négation interne au jugement et l'attitude de la négation, Bergès dit bien qu'il utilise ce terme parce que c'est à la fois la négation et à la fois le concept. Chacun des termes est à prendre dans son sens premier **et** dans sa fonction logique d'où la difficulté.

XXX

Alors j'ai essayé de reprendre quelques points où J. Bergès articule la *Verneinung* à quelques moments de son élaboration ; bien entendu ce travail est un premier repérage, une mise en perspective de citations pour un essai plus avant de compréhension et d'articulation.

Dans *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse* (p. 34) J. Bergès nous articule les conditions d'installation de la *Verneinung* chez l'enfant à partir de celle de la mère : « c'est dans la mise en jeu du désir de la mère dans sa *Bejahung*, son affirmation, que s'instaurerait la *Verneinung*, la dénégation, marquée au coin de l'immaturation. Et du même coup l'image mentale deviendrait possible, la pensée.

Celle-ci donc tiendrait non pas à la mise en jeu de l'action, de la motricité, **mais bien plutôt de son impossible**, de ce en quoi elle est inscrite dans le symbolique par incapacité de l'imaginaire spéculaire. Autrement dit l'imaginaire du corps spéculaire est incapable de suppléer à la fonction immature. C'est là le socle de la **méconnaissance** attachée au corps et dont le moi fait sa fonction ».

De l'impossible de la motricité, se construit l'image mentale ; pas encore d'image spéculaire, donc pas d'imaginaire du corps spéculaire mais inscription dans le symbolique on pourrait dire de la mère ; car c'est elle qui va suppléer à la fonction immature ; le moi fait sa fonction de cette méconnaissance ; la fonction va fonctionner avec les hypothèses de la mère et sa capacité à être une mère. De la méconnaissance se construit le symbolique : le sujet émerge de ce qu'il ne sait pas. On s'aperçoit que l'on peut chaque fois attribuer l'opération en plusieurs temps du concept à l'un ou à l'autre de la mère ou de l'enfant et que les vicissitudes des rapports de la mère à son propre corps, à, sa propre dénégation au sens d'une logique mentale opérante, au corps de son enfant vont organiser la constitution d'un nouveau sujet..

Il s'agit bien d'enjeux dialectiques de tous les « temps » de la **Verneinung** de la mère en commençant par sa **Bejahung**, puis entre mère et enfant et ceci avec le regard et la parole, de sa capacité à se laisser envahir puis déborder. C'est de « l'axe du corps de l'enfant dont la maturité est relative qui est le support de réponses, réflexes, manœuvres, accords, anticipations...qu'ici **l'affirmation-Bejahung** prend corps ; si elle maintient l'écart entre enfant idéal, l'enfant du père, l'enfant réel, cette affirmation prend une certaine qualité ; cette **Bejahung** est à la jonction du Réel du corps de l'enfant et de l'Imaginaire du fantasme maternel ; si déjà la métaphore paternelle a été opérante pour elle, la **Verneinung** chez son enfant peut se faire correctement. »

Le travail de l'enfant sera ensuite de pouvoir « se désolidariser de la posture, du regard, des mouvements de sa mère » et d'advenir à son complexe perceptif propre.

Par le forçage du symbolique dans la parole par la voix de la mère, il y a une nouvelle « entame de la **Verneinung** : le phonème à la fois introjecté parce qu'émis par la mère, et rejeté parce qu'articulé par l'enfant » : comme s'il y avait un temps de partage, de passage de la **Verneinung** qui finit par ce que l'enfant déborde la mère de toutes les façons... la mère entraîne son enfant à lui résister, à lui dire non. Dans son corps et dans sa parole elle fait appel de la demande de son enfant pour finir par lui désobéir.

C'est avec « Le petit enfant à la grande école » que je terminerai mon questionnement théorico-clinique sous forme de commentaire.

Avec le concept de Verneinung, J. Bergès veut interroger le déclenchement de l'aptitude à être à la grande école : et pour cela il se demande s'il y aurait un parallélisme entre l'entrée dans le langage où l'on demande à l'enfant de parler une langue, et l'entrée à la grande école où l'on demande à l'enfant non seulement de lire la langue qui l'habite mais de l'écrire.

De même que la Verneinung est un système opératoire pour la bonne installation du bébé dans son état de parlêtre, de même au Cours Préparatoire une installation opératoire va lui être proposée pour prolonger et ouvrir ce savoir insu de sa langue **vers** une connaissance opératoire : (vous voyez qu'en français on peut retrouver le /ver/ de la Verneinung) ; alors dans cet espace entre savoir et connaissance, dans cette marge se demande J. Bergès qu'est ce qui va ek-sister ? qu'est ce que l'enfant va être obligé de laisser malgré lui pour mettre en œuvre d'un côté l'opérativité de son psychisme et de l'autre une gestualité fine et opérante ? J. Bergès appelle cela une « amputation » de cet espace entre savoir inconscient et connaissance ; et il se demande : « cette amputation , est-ce du refoulement ou un dispositif entre savoir et connaissance, entre lettre et syntaxe ? » La Verneinung comme dispositif.

Alors il part de très loin : de la mise en place de l'attribution : « le bébé respire de ne pas respirer : dans le même mouvement il entre dans la parole ; dans le même mouvement la parole de la mère force le bruit, elle impose de la syntaxe et d'abord de la phonétique ». Et bien entendu l'on pense ici aux travaux de M.C.Laznik sur la prosodie entre la mère et l'enfant, où l'on peut repérer sur des enregistrements découpés 6 secondes .par 6 secondes les lignes mélodiques aux différentes tonalités entre une mère et son bébé, chacun voisant sur le souffle de l'autre pourrait-on dire. Où l'on voit que le bébé abandonne quelque chose de sa jouissance autistique pour entrer dans les fourches caudines de la mère.

Alors à l'entrée à la grande école, l'enfant sait par le stade du miroir et toutes les expériences qui ont suivi que le corps de sa mère est en décalage avec le sien. Le corps pris dans la parole va être pris dans l'écrit mais « par référence au corps de la mère qui sait ou bien par rapport au savoir de la mère ? en tout cas sous la dépendance de son savoir inconscient » nous dit J. Bergès.

Que va-t-il se passer pour ce corps qui s'engage dans l'écriture ? et il nous répond par des signifiants très forts mais qui montrent bien sur quelle opération s'appuie **l'apprentissage** : « un déchirement, une distorsion, une amputation ». Et là il fait une hypothèse extraordinaire en posant cette question : par cette entrée dans l'écriture « qu'est-ce que je perds de la voix de ma mère ? » Cette hypothèse qui

a maintenant une vingtaine d'années mais rejoint aujourd'hui les recherches les plus avancées sur ces enregistrements très fins de la voix de la mère et de la voix de l'enfant : il fait une hypothèse sur le réel de la lettre et dit : « Je suis obligé d'abandonner la discrimination éprouvée par les critères inconstants : jugement de réalité ; il faut que j'abandonne, que je perde : c'est l'amputation... ce qui est perdu est donc de l'ordre du phonétique et de l'ordre de l'éprouvé du corps imaginaire dans son articulation au réel » ; l'enfant à la grande école doit s'avancer amputé d'un intime de la voix de sa mère, intime qui pourrait s'entendre dans ses difficultés ; « le signifiant articule une fonction à du sonore : le fait de soulever le refoulé est intimement lié à la voix ». Et il conclut « la Verneinung supposerait la présence d'un qui écoute, la forme passive créatrice d'un nouveau sujet ». Quand l'enfant accepte de s'attribuer le geste d'écrire, il laisse du réel pour exister dans cette lettre qu'il retrouvera semblable à d'autres mais dont la forme si originale pour chacun excite les déchiffreurs en tout genre...

XXX

Je voudrais finir par une sorte de **cas clinique** puisqu'il s'agit du rappel d'un travail sur la négation avec les garçons non lecteurs. Il s'agissait d'enfants de 9 ans qui ne savaient pas encore lire malgré le parcours classique et qui ont fait l'objet d'une recherche (que nous reprenons de nouveau aujourd'hui).

Au détour d'un petit test de structures syntaxiques, où il fallait soit répéter une phrase soit choisir une image correspondant à une phrase, les enfants omettaient le **ne** dans la répétition d'une phrase comportant le **ne... pas**, ou bien répondaient par « non » à une phrase interrogative (au lieu de la répéter ainsi que le voulait la consigne) et mis devant l'alternative visuelle d'une image comportant « le chat sous la table » et « le chat sur la table », ils se mettaient dans l'impossibilité de dire le mot **sur** alors que l'image montrée désignait le chat sur la table, et ils faisaient émerger avec difficulté un mot bancal qu'ils prononçaient /sour/.

Les prépositions spatiales ont-elles à voir avec notre corps ? Un linguiste en tout cas a essayé de démontrer cette rencontre de la langue (française) et des prépositions spatiales. Claude Vandeloise dans son Essai d'une sémantique des relations spatiales, l'espace en français, éd le Seuil, 1986, C. Vandeloise fait une description fonctionnelle des prépositions spatiales où il prend en compte la forme du corps humain (et bien entendu le langage), l'accès à la perception (voir-ne pas voir), l'orientation générale et latérale (en quelque sorte le tonus axial et le tonus périphérique) ces critères s'articulant et définissant une rencontre potentielle (avec l'autre) dans des rapports contenant-contenu et porteur-porté. Je résume sa thèse.

Les prépositions sont ainsi définies : **dans** est opposé à **hors de** dans une relation contenant-contenu avec des critères d'inclusion et de mouvement.

Sur et **sous** sont opposés dans une relation porteur-porté mais en relation l'un et l'autre avec **dans** par des critères plus fins.

à et **contre** sont en relation avec **sur** par le contact.

Derrière est en relation avec **sous** dans un rapport d'inaccessibilité à la perception.

Ces enfants créaient ainsi le terme /**sour**/ (à quoi étaient-ils sourds ?) s'excluant ainsi de cette relation porteur-porté, pour quoi faire ? Pour revenir à dans ? Reprenant position du côté de l'attribution avant que de la négation quelque chose se mette en place ? Refusant la discrimination et les lois du langage, et donc l'amputation nécessaire de la voix de la mère ? Un de ces garçons que j'avais en thérapie m'a représentée assez vivement le jour de la Ste Catherine avec sur la tête un chapeau surmonté de boîtes de conserves... et au moins trois écritures de différentes factures dans trois bulles, pour annoncer mon nom, la date du jour et mon titre de sainte... je conservais donc quelque chose de la lettre à lire (le réel de la lettre ?).

Nous montrait-il cet enfant comment l'intellectuel se sépare de l'affectif par cette sorte de suspension du contenu ? Il me laissait ma Verneinung mais sa maman n'avait pas bien positionnée la sienne... Les séances prirent fin au bout d'un an sur un mot de sa part écrit péniblement sur un bout de feuille chiffonnée, écriture en « bâtons » où il me remerciait en me disant que maintenant il savait lire et au revoir : le tout en écriture phonétique : un texto d'aujourd'hui ?

XXX

Notre conclusion est provisoire car nous sommes bien conscient de n'avoir tiré qu'un petit fil et du texte de Freud et de l'utilisation qu'en a fait J. Bergès.

Le moment de la crise de négation chez l'enfant qui « joue » à jeter ce qu'on lui donne fait-il partie de la structure de la Verneinung ? est-il une petite partie immergée de cet iceberg logique qui de la névrose à la psychose et à l'autisme trouve dans une création signifiante une signature structurelle ?

Il me semble que la clinique de la **méconnaissance** garde toute sa valeur et sa vigueur entre les bornes non encore explorées (en particulier par moi) de la sublimation dont Lacan dans une petite note nous dit que ce symbole de la négation dans le jugement négatif, levée partielle (Aufhebung) du refoulement « et aussi bien point d'ancrage du mécanisme de la **sublimation** » ; donc entre la sublimation et la mort qui « nous apporte la question de ce qui nie le discours mais aussi de savoir si c'est elle qui y a introduit la négation » (J.B.).

La Verneinung par sa forme logique et son opérativité ouvre-t-elle vers les formules de la sexuation dont les opérateurs d'existence et surtout de « pas tout » résonnent dans les nouveaux rapports ?

Le corps est une usine à fabriquer des signifiants qui sont dans la nature, la nature du parlêtre ? le Réel, ? Il me semble que la psychanalyse est la seule corde qui permet de ne tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas.